

comparaison des principales fonctions des récipients, par horizon chronologique, entre habitat urbain et rural par cité. C'est au niveau des *pagi* qu'est ensuite abordée l'évolution des faciès typologiques de la céramique commune produite au sein d'ateliers régionaux. Le but de cet exercice est de définir une identité culturelle, objectif toujours délicat à appréhender. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, l'analyse globale du commerce de la céramique, particulièrement la terre sigillée, la *terra nigra* et la céramique commune sombre, présente une vision plus large de l'économie des marchés régionaux. Ce travail de synthèse largement documenté, couvrant cinq siècles de consommation de récipients en céramique dans cinq micros-régions situées entre les capitales de cités Reims et Amiens, a le grand mérite d'avoir été publié et permet, pour le futur, des critiques constructives.

Fabienne VILVORDER

Catherine COQUELET (Dir.), *Jupille-sur-Meuse. Le sanctuaire de l'agglomération gallo-romaine*. Namur, Agence wallonne du Patrimoine, 2021. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 240 p., 83 fig. couleur & 32 tabl. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 43). Prix : 21 €. ISBN 978-2-39038-108-2.

Rares sont les sanctuaires gallo-romains qui bénéficient de données épigraphiques et iconographiques permettant d'identifier leur culte principal. C'est ce qu'a bien compris Catherine Coquelet en s'attelant avec courage à l'étude d'une fouille menée entre 2003 et 2005 dont elle n'était pas l'auteure – et l'on sait combien l'exercice est difficile et périlleux... Mais coutumière des strates archéologiques de Jupille-sur-Meuse (Province de Liège, Belgique) et bénéficiant de l'appui de quinze spécialistes de renom, elle a pu mener à terme et dans des délais raisonnables cette monographie qui constitue non seulement un rapport d'opération préventive mais aussi la première synthèse consacrée à cette agglomération de la cité des Tongres, jusqu'ici largement méconnue. L'ouvrage met en lumière un développement progressif à partir du I<sup>er</sup> s. de notre ère à un point particulièrement propice au franchissement de la Meuse de la chaussée reliant le chef-lieu, Tongres, aux terroirs de la rive droite mosane (Pays de Herve, Condroz, vallées de l'Ourthe et de la Vesdre). Une précieuse synthèse des fouilles anciennes et des opérations préventives récentes livre une image d'une agglomération de 20 ha, à la topographie originale, située en bordure de plaine alluviale et dont l'occupation ne s'étale guère au-delà du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. La parcelle fouillée, malgré une surface restreinte de 8,5 ares, a permis de bien cerner un sanctuaire « de taille modeste », dont les différentes composantes ont été regroupées en cinq phases chronologiques, au dynamisme d'enchaînement surprenant. Un premier état marqué par quelques structures sporadiques et du mobilier « religieux » (ex-voto et monnaies) nous informe qu'un sanctuaire en aire ouverte est fréquenté dès l'époque flavienne. Au début du II<sup>e</sup> s. (état 2), deux petites chapelles en bois et une vaste aire sacrée empierrée sont installées en bordure d'une rue créée concomitamment. L'état 3 correspond à un réaménagement complet du site illustré par un vaste empièchement de 200 m<sup>2</sup> délimité par un mur d'enceinte et un probable temple oblitéré par les phases suivantes. À la même époque, une zone de crémation se développe, de manière curieuse, à l'extérieur du téménos. Au cours du II<sup>e</sup> siècle, le site est à nouveau restructuré (état 4) avec la construction de deux édifices

maçonnés : un temple carré à *cella* et galerie périphérique de 13 m de côté et un bâtiment rectangulaire de 13,50 x 7,50 m disposé en vis-à-vis du temple, perpendiculairement à l'axe de la rue voisine. Quelques dépôts votifs en fosse découverts entre les deux bâtiments illustrent les activités rituelles de cette période. Le bâtiment rectangulaire, muni d'une niche, est interprété comme une salle de banquet ou un espace polyvalent lié à l'accueil des dévots. On sera surpris que l'auteur n'ait pas pris en comparaison la *culina* du sanctuaire de Blicquy, aux plan et dimensions parfaitement identiques, faisant écho à une salle de banquet et dont la fonction est, là, assurément attestée par une série de facteurs, notamment la présence d'un cellier et de multiples foyers culinaires (N. Paridaens *et al.*, « Manger dans les sanctuaires : la cuisine de Blicquy – “Ville d'Anderlecht” » dans S. Lepetz & W. Van Andringa (dir.) *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine. Rituels et pratiques alimentaires*, Montagnac [Archéologie des Plantes et des Animaux 2], 2008, p. 207-214). Dès lors, c'est également comme foyers qu'il faudrait, selon nous, interpréter les petites structures internes du bâtiment de Jupille, composées de dalles de terre cuite. Toujours au cours du II<sup>e</sup> siècle, le site est à nouveau remodelé (état 5) : le bâtiment rectangulaire est arasé, l'aire sacrée est étendue à ce secteur et un mur d'enceinte muni d'un portique entoure désormais le site religieux. Le temple est monumentalisé avec l'ajout de deux petits locaux flanquant l'entrée et orné d'un programme décoratif en calcaire blanc partiellement restituable grâce aux fragments découverts dans les niveaux de destruction. Un autel central est aménagé sur l'esplanade ainsi que, à l'entrée du temple, le bassin de purification en calcaire portant l'inscription qui fait la renommée du site. Le sanctuaire est démantelé dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle bien qu'une fréquentation limitée soit encore marquée par quelques monnaies jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle. Dans la seconde partie du livre prennent part les études de mobilier, soignées et exhaustives. Les 387 fragments sculptés, méticuleusement analysés, permettent de restituer un décor en pierre de Chémery (calcaire mosan), essentiellement rythmé par des colonnes toscanes. Une autre série de fragments, par chance non récupérés lors du démantèlement du temple, témoigne d'une colonne à Jupiter élevée sur le sanctuaire, dont ne subsiste que l'image partielle d'un Apollon solaire ornant à l'origine l'une des faces de la base du pilier. Étudiée par M.-Th. Raepsaet-Charlier, la dédicace (*AE* 2006, 842) gravée sur le bassin lustral atteste que le sanctuaire était consacré à Apollon, honoré sous une forme locale, Smerturix. Cette découverte offre aussi l'opportunité de faire le point sur la place du culte à Apollon dans la cité des Tongres, où il est particulièrement honoré proportionnellement au reste de la province de Germanie inférieure, au point d'envisager qu'il fasse partie du panthéon officiel de la *civitas* (à ce sujet, voir M.-Th. Raepsaet-Charlier, « Apollon à Tavier, en cité des Tongres et en Germanie inférieure », dans F. Vilvorder & L. Verslype (dir.), *Tavier gallo-romain. L'agglomération et la fortification*, Namur, 2019, p. 87-97). Les autres catégories de mobilier reflètent des pratiques rituelles désormais bien connues dans les Provinces nord occidentales de l'Empire, centrées sur le don, l'offrande et le banquet, avec, semble-t-il, une nette préférence pour la consommation du bœuf de la part des dévots jupillois. On ne peut que se féliciter de bénéficier d'une nouvelle monographie exhaustive d'un sanctuaire d'agglomération, dont les vestiges n'ont pas eu à souffrir de destructions médiévales et modernes. Le dossier de Jupille, riche en données archéologiques, épigraphiques, architectoniques et iconographiques, a été exploité brillamment et de façon exhaustive. Il fera date, dans

l'attente de la publication du sanctuaire du Grognon à Namur et d'autres découvertes qui viendront compléter notre vision de la religion de la cité des Tongres, riche désormais de quelques vingt-cinq sanctuaires répartis sur l'ensemble de son territoire.

Nicolas PARIDAENS

Andrea BINSFELD, Anja KLÖCKNER, Gabrielle KREMER, Marcus REUTER & Markus SCHOLZ (Eds.), *Stadt-Land-Fluss. Grabdenkmäler der Treverer in lokaler und über-regionaler Perspektive*. Akten der Internationalen Konferenz vom 25.-27. Oktober 2018 in Neumagen und Trier. Trèves – Wiesbaden, Rheinisches Landesmuseum – Reichert Verlag, 2020. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 280 p., nombr. ill. n./b. et coul. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 37). Prix : 68 €. ISBN 978-3-7520-0013-9.

Hormis les monuments de Neumagen, les collections que recèle le territoire trévire, bien que rendues célèbres par leur grande qualité artistique – comme celle du musée archéologique d'Arlon –, n'avaient pu bénéficier jusqu'ici d'une étude approfondie. C'est chose faite, avec la coordination de deux projets de recherches initiés en 2016, l'un portant sur la ville de Trèves et ses environs, notamment la partie orientale de la cité, l'autre sur l'architecture funéraire dans sa partie occidentale. Ils inaugurent la première section de l'ouvrage, avec une série de contributions plus spécifiques sur la région, dont les particularismes ressortent au regard des études récentes exposées dans la seconde section. Celles-ci révèlent toute la richesse des collections, souvent anciennes et parfois même inédites, découvertes dans d'autres cités de Gaule Belgique et de Germanie Supérieure et examinées ici à l'échelle d'une ville ou d'un territoire. Le dernier volet est quant à lui dévolu à la présentation de plus courtes contributions sur des questions techniques (la réalité virtuelle et la reconstitution des monuments), thématiques (l'iconographie de l'embellissement sur les monuments funéraires des îles britanniques romaines) ou sur des ensembles uniques ou des fragments funéraires (la scène associant Neptune et la nymphe Amymoné découverte à Arlon). L'analyse approfondie de blocs souvent épars aboutit à l'élaboration d'une restitution architecturale argumentée des édifices funéraires. Les technologies numériques (photographies et scan/modèle 3D) sont mises à profit pour la relecture de certaines découvertes anciennes, à l'image du travail remarquable de C. Ruppert sur le monument à l'amazone d'Arlon. Le monument funéraire, comme le démontre bien M. Langner en introduction, constitue une déclaration du commanditaire à la postérité qui va bien au-delà de la volonté d'exprimer son degré de romanisation ; il s'agit avant tout d'une forme d'autoreprésentation, dans laquelle il souligne son statut, rappelle les multiples fonctions qu'il a exercées dans la société et donne à voir une image de lui-même soigneusement réfléchie. Son discours narratif ne peut être saisi que si l'on dispose d'une vue d'ensemble du monument (sa forme architecturale) et si possible de son contexte environnemental. Seule une telle démarche permet en effet *in fine* de renouveler l'approche socio-historique à l'échelle régionale, en particulier pour les monuments élevés au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., au regard du concept très discuté de « romanisation ». L'étude de J. Krier à propos de l'adoption des modèles méditerranéens par l'élite trévire durant cette période et celle de M. Scholz sur la place accordée par les élites administratives des cités aux inscriptions dans les monuments funéraires illustrent des